

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres  
**Band:** 7 (1974)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Spiritualité de Ciceron  
**Autor:** Béranger, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-870988>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## SPIRITUALITÉ DE CICÉRON

L'enfance de Cicéron s'est écoulée pendant les troubles parfois sanglants, consécutifs aux réformes des Gracques<sup>1</sup>. Les guerres sociale, intestine (Marius et Sylla), étrangère (Mithridate) affligèrent l'adolescence. La maturité coïncide avec les tentatives de restauration sénatoriale, l'anarchie, les rivalités des chefs politiques, le complot de Catilina, le premier triumvirat, la guerre civile entre César et Pompée, la dictature de César. Sa vieillesse, admis que la vieillesse commence à soixante ans, vit l'écroulement de la République dans la lutte entre ambitieux et les idéologies, lutte qu'il alimenta, à laquelle il participa, dont il périt victime. Il perçut encore les signes avant-coureurs du régime qui allait suivre, le Principat et l'Empire.

Cicéron a traversé une époque agitée: il n'a pas connu la paix, en quoi il est proche de nous. Il a vécu intensément la vie de son temps, partageant le sort commun, incapable de rester à l'écart de la société. Il a éprouvé les joies, les angoisses, les espoirs, le découragement, les dangers, la gloire éphémère, l'ivresse du pouvoir, les désillusions; il a subi l'exil, il fut un fugitif, un proscrit; il a été plongé dans le désarroi, ce que la science lui a reproché lourdement à deux millénaires de distance. Ce sont justement ces vicissitudes humaines qui nous intéressent. Cicéron, doué d'une intelligence exceptionnelle, saisissait sur-le-champ données, conséquences, avantages, inconvénients, envisageait en un éclair le pour et le contre, hésitait, n'osant se décider, puisqu'il apercevait aussitôt la défectuosité, déchiré intérieurement et malheureux. Partout il a réagi avec une sensibilité déconcertante par sa mobilité, mais révélatrice, parce qu'elle découvre le naturel et manifeste les élans d'une âme.

---

<sup>1</sup> Le jeudi 21 février 1974, M. le professeur Jean Béranger, parvenu au terme de sa carrière universitaire, a prononcé sa dernière leçon devant un nombreux et vibrant public d'étudiants, d'anciens étudiants et d'amis. M. le Recteur Dominique Rivier honorait de sa présence cette manifestation.

Nous avons laissé à cette leçon son caractère d'exposé oral.

Il ne s'agit pas d'ériger Cicéron en héros et en saint. Il est sage, au départ, de fermer l'oreille aux accents chaleureux d'un Arnobe<sup>2</sup>, de saint Jérôme<sup>3</sup>, de saint Augustin<sup>4</sup>, des Pères de l'Eglise qui l'attirent à eux comme précurseur du christianisme. Il s'agit d'apprécier indépendamment.

Nous disposons d'un vocabulaire de notions morales, certes convenant à Cicéron, revenant couramment sur ses lèvres, sous son stylet, expression d'une personnalité d'élite: bonheur, clémence, conscience, confiance-bonne foi-fidélité (*fides*), dignité, honneur, humanité, justice, liberté, patriotisme, sagesse, vertu. Or ce sont des qualités banales dont on complimente chaque individu aux bons sentiments de qui il est fait appel dans les rapports quotidiens, consistant, à Rome, en services réciproques, tissu d'obligations, d'entraide utilitaire indispensable. Ce sont des vertus d'entregent. Il faut distinguer Cicéron de l'ambiance, le détacher des conventions, isoler sa valeur. Paradoxe provisoire: la philosophie, héritage culturel, est aussi une contingence. Cicéron ne cèle pas son enthousiasme envers la philosophie, « mère de tous les arts », « invention des dieux » (ici il reprend Platon, *Timée* 47 B, enchérissant, car Platon se contente d'une périphrase pour déclarer que rien de meilleur n'a été donné à l'homme), réconfort dans le malheur<sup>5</sup>. Il entonne un hymne: « O philosophie, guide de la vie, qui cherches la vertu, poursuis le vice, sans toi que serait-il advenu non seulement de nous, mais de la vie des hommes ? »<sup>6</sup> Cicéron de lui attribuer la fondation des villes, la vie sociale, les lois, la moralité, l'organisation, bref, la civilisation; elle est source de beauté, fonde-

---

<sup>2</sup> Selon Arnobe, *Adv. nat.* 3, 7, des païens proposaient de détruire, sur l'ordre du Sénat, les œuvres de Cicéron favorables au christianisme ! H. Chadwick, *Die Kirche in der antiken Welt* (trad. de *The Early Church*<sup>2</sup>, Harmondsworth, Penguin Books), Sammlung Göschen, 7002, Berlin, De Gruyter, 1972, p. 255, compare la retraite d'Augustin et les entretiens de Cassiciacum aux Tusculanes de Cicéron.

<sup>3</sup> *Epist.* 22, 30 (le « Songe de saint Jérôme »).

<sup>4</sup> M. Testard, *Saint Augustin et Cicéron*, Paris, Etudes augustiniennes, 1958. v. E. Dutoit, *Saint Augustin et Cicéron, Une somme augustiniennne*, Nova et Vetera (Fribourg), 35, 1960, pp. 55-63.

<sup>5</sup> *Fam.* 16, 23, 3 (vers le 21 juin 44 ; à Tiron, son affranchi). H. Fuchs, *Ciceros Hingabe an die Philosophie*, MH 16, 1959, p. 1 et s. K. Büchner, *Cicero* (Studien zur römischen Literatur 2), Wiesbaden, Steiner, 1962, p. 2 et s.; 6; 8; 15.

<sup>6</sup> *Tusc.* 5, 5 : *O vitae philosophiae dux, o virtutis indagatrix expultrixque vitiorum ! quid non modo nos, sed omnino vita hominum sine te esse potuisset ?* H. Hommel, *Ciceros Gebetshymne an die Philosophie, Tusculanen V 5*, Heidelberg, Winter, 1968.

ment de l'éloquence<sup>7</sup>. Un seul jour passé selon ses préceptes vaut mieux que l'immortalité pécheresse<sup>8</sup>.

Ce lyrisme exubérant émane d'un cœur sincère, mais il ne dispense pas de se souvenir des réalités. Cicéron entreprend son œuvre philosophique à plus de soixante ans, accablé par le deuil (il a perdu sa fille Tullia). En vingt mois il écrit coup sur coup huit ouvrages principaux. Subsistent essentiellement les Académiques (une épistémologie), Des Termes extrêmes des Biens et des Maux (le problème du bien et du mal), De la Nature des Dieux, De la Divination, Du Destin qui sont une métaphysique (je laisse de côté les œuvres morales, subordonnées). Cela forme un ensemble structuré, cohérent, méthodique, autonome. La fécondité, la rapidité s'expliquent parce que le travail n'était pas original, mais de seconde main. Cicéron voulait étudier les courants de la pensée grecque, les assimiler, informer le public éclairé en les exposant en latin, — déjà une performance, puisqu'il devait forger une langue. Il introduisait la philosophie à Rome<sup>9</sup>, bien préparé: dès sa jeunesse il s'était intéressé à la philosophie. Il l'avoue, s'excusant comme d'un péché mignon<sup>10</sup>. Seul le temps d'écrire lui avait manqué. Sa retraite forcée de l'arène politique lui donnait les loisirs indispensables de rédiger ce qu'il portait en lui depuis longtemps et où il avait découvert l'expression de son expérience<sup>11</sup>.

Retenons aussi que le développement raisonné est plus organique que chronologique. Il n'y a pas nécessairement correspondance entre le sujet de l'œuvre philosophique et les préoccupations du moment, ou la coïncidence est fortuite. Cicéron remplissait un programme au contenu indépendant des circonstances. Ce que celles-ci ont donné, c'est la disponibilité enrichie de l'expérience<sup>12</sup>. Ce serait une erreur d'optique que d'envisager cette partie de son œuvre sous l'angle de l'actualité. Le problème de la mort que traitent les Tusculanes, écrites en 45, méditées avant, suivies du *De Natura Deorum*, du *De Divinatione*, du *De Officiis*, ne signifie pas l'imminence de la mort. Le

<sup>7</sup> *Orat.* 11; 12; 14.

<sup>8</sup> *Tusc.* 5, 5.

<sup>9</sup> *Tusc.* 2, 5.

<sup>10</sup> Dit finement dans le *Pro Murena* (an. 63), 63 : *fatebor enim, Cato, me quoque in adulescentia diffisum ingenio meo quaesisse adiumenta doctrinae.*

<sup>11</sup> P. Boyancé, *Etudes sur l'humanisme cicéronien* (Coll. Latomus, 121), Bruxelles, 1970, p. 350. Cf. D. M. Pippidi, *Studi classici*, 15, 1973, p. 289.

<sup>12</sup> *Nat. deor.* 1, 7 (an. 45); *Divin.* 2, 7; *Fat.* 2 (an. 44); *Off.* 2, 4, où Cicéron indique les étapes de sa carrière intellectuelle : adolescent, il a appris ; magistrat, il a lu ; retiré de l'activité politique, il a écrit (ce serait un « *didici, legi, scripsi* » !).

style, le dialogue avec des emprunts à la réalité, apportent la note personnelle, mais ce sont des moyens d'expression. Les personnages peuvent être les interprètes de la pensée et des sentiments de l'auteur. La maturité, dit-il <sup>13</sup>, a transformé une propension et un plaisir en goût et en besoin véritables.

Il semble que le caractère doive apparaître dans le choix de la doctrine adoptée entre d'autres, et défendue, sorte de *credo* extériorisant les aspirations de l'âme. Cette ressource nous échappe: Cicéron confie l'exposé de leurs propres philosophies aux personnages représentatifs de ses dialogues, respectant la psychologie du rôle, soucieux de l'équilibre des forces. Il ne prend pas parti, il n'adhère à aucune école. Tel le président d'une « table ronde », il introduit, dirige le débat, conclut, neutre ou sympathisant. Cicéron est sceptique, mais sainement. Lui-même met en garde contre la négation systématique <sup>14</sup>: il cherche la vérité, non égoïstement, en altruiste désireux de rendre service à ceux que la philosophie attire <sup>15</sup>.

Cicéron est formel: il bannit la contrainte intellectuelle. Il clôt les Académiques sur le rejet de tout dogmatisme <sup>16</sup>. Le *De Finibus* (il réfute l'épicurisme et le stoïcisme) a des conclusions dilatoires. Cicéron est un agnostique au niveau de la métaphysique. Le *De Fato* (incomplet) condamne le déterminisme emprisonnant l'homme dans les mailles de son destin.

Cependant Cicéron est moins sceptique qu'il ne le professe. Par endroits, troublé, il laisse entendre — mais il ne se compromet pas — qu'il penche pour le stoïcisme <sup>17</sup>. L'essentiel, à ses yeux, est que les accès à la connaissance restent ouverts. Il refuse le système, revendique l'indépendance du jugement <sup>18</sup>. Aussi donnerait-il la préférence à l'Académie qui, sans préjugé, sans intransigeance, recherche la vérité ou, modestement, le plus vraisemblable, par la méthode du « pour » et du « contre », chacun ayant la latitude de se faire une opinion <sup>19</sup>. Cicéron redoute de trancher, et son attitude revêt parfois une forme de relativisme moderne <sup>20</sup>.

<sup>13</sup> *Fam.* 4, 4, 4 (automne 46).

<sup>14</sup> *Nat. deor.* 1, 12.

<sup>15</sup> Cicéron ne prêche pas la « démocratisation » de la philosophie ! *Divin.* 2, 5: il n'est pas souhaitable que tous accèdent aux études philosophiques.

<sup>16</sup> *Acad.* 2, 147 et s. Cf. *Nat. deor.* 1, 10.

<sup>17</sup> *Nat. deor.* 3, 95.

<sup>18</sup> *Tusc.* 4, 7.

<sup>19</sup> *Divin.* 2, 150.

<sup>20</sup> H. A. K. Hunt, *The Humanism of Cicero*, Melbourne, University Press, 1954, p. 45.

Connaître pour savoir, savoir avec probité<sup>21</sup> : l'être intime de Cicéron est animé par le désir d'apprendre à connaître, *cognoscendi cupiditate*, par une passion insatiable de « voir le vrai », *insatiabili quadam cupiditate veri videndi*<sup>22</sup>. Le vrai, *verum* (non *veritas*, trop abstrait), c'est-à-dire le réel, les réalités<sup>23</sup>. Son œuvre entière, par sa bouche ou celle de ses personnages, est une affirmation de la nécessité instinctive, vitale<sup>24</sup>, inhérente à la nature humaine, de l'étude et de la recherche, de l'entraînement quotidien, de l'effort incessant<sup>25</sup>, et aussi des joies (*voluptas*) qui en découlent<sup>26</sup>. Cicéron trace des limites à cette ardeur. Il rappelle les difficultés de la connaissance, la faiblesse de l'homme, les incertitudes de la recherche<sup>27</sup>. Loin de s'enorgueillir de ses aptitudes et de ses progrès, il s'écrie, en 55, avant les désillusions : « O duperie des espérances humaines ! ô fragilité de la fortune ! ô vanité de nos efforts ! Au milieu de la carrière, souvent tout se brise et s'écroule, ou bien, au cours du voyage, notre barque est engloutie avant d'avoir pu apercevoir le port. »<sup>28</sup> Il dénonce l'inanité des biens matériels, des honneurs, de la gloire, afin de mieux exalter les valeurs de l'esprit<sup>29</sup>.

Cicéron ..., un modeste ? Son exubérance de méridional, le *bel canto* de son éloquence de forum, sa demande insolite à Lucceius<sup>30</sup> de sauter quelques chapitres de son Histoire contemporaine en chantier pour arriver plus vite au glorieux consulat de 63, son ambition du triomphe et de la couronne de laurier de l'*imperator* agacent ou font sourire. Il y a les lois du genre, du milieu ; il y a le ton, la manière, l'humour qui nous échappe<sup>31</sup>. Bergson n'a-t-il pas déclaré : « On tient à l'éloge et aux honneurs dans l'exacte mesure où l'on n'est pas

<sup>21</sup> *Nat. deor.* 1, 1.

<sup>22</sup> *Tusc.* 1, 44-45. Cf. *Off.* 1, 13.

<sup>23</sup> Cf. *Tusc.* 3, 56 : *duplex est ... ratio veri reperiendi.*

<sup>24</sup> *Fin.* 4, 4; 5, 48.

<sup>25</sup> *Brut.* 309; 321; *Fin.* 5, 48.

<sup>26</sup> *Fin.* 4, 12.

<sup>27</sup> *Acad.* 2, 7.

<sup>28</sup> *De orat.* 3, 7. Trad. Edm. Courbaud, Paris, Les Belles Lettres, retouchée.

<sup>29</sup> *Lael.* 49 (an. 44).

<sup>30</sup> *Fam.* 5, 12 (mi-juin 56).

<sup>31</sup> A. Haury, *L'ironie et l'humour chez Cicéron*, Leiden, Brill, 1955. E. de Saint-Denis, *Introduction à des essais sur l'humour des Latins*, Latomus, 19, 1960, pp. 201-220. Id. *Essai sur le rire et le sourire des Latins*, Paris, Les Belles Lettres, 1965.

sûr d'avoir réussi. Il y a de la modestie au fond de la vanité. »<sup>32</sup> Cicéron se complaît candidement dans ses performances secondaires qu'il désire promouvoir au degré de mérites particuliers, dignes de distinctions. Il ressemble à maints modernes, plus fiers de leur hobby (enregistré gravement par les articles biographiques !) que du métier ou de la profession auxquels ils doivent la notoriété et la consécration. Cicéron a une haute opinion de lui : c'est qu'il se croit obligé de briller pour répondre aux attentes d'autrui. Il continue ainsi à servir avec zèle et application. Mais, sérieusement, quant à son art, sa virtuosité oratoire ou rhétorique, sa culture, quant à ses études, ses recherches et ses synthèses, il est discret et modeste<sup>33</sup>, trop même, car il oblige la science à recourir à des hypothèses (gratuites ?) pour combler les lacunes d'une information toute naturelle. Son refus de condamner sans appel, de bâtir un système, le respect des écoles traditionnelles, son sens de la faiblesse humaine<sup>34</sup> comportent une part d'humilité. « Je ne suis pas un sage », confesse-t-il, « je puis me tromper et errer bien loin »<sup>35</sup>. Il reconnaît, parfaitement à l'aise, à propos de son deuil, que son propre exemple n'a pas suivi la leçon de ses propres préceptes<sup>36</sup>. Au fond, il a besoin d'approbation<sup>37</sup>, comme un artiste a besoin d'applaudissements. Les succès de son éloquence auprès du peuple sont un palmarès d'examens, bien que, dit-il, l'absence d'éta-lage et de public lui paraisse plus louable, par ailleurs, à ne pas fuir : toute bonne action doit être mise à la lumière. Or la plus grande scène, le plus grand théâtre pour la vertu, c'est la conscience.

Le sentiment de la conscience appartient à la psychologie du Romain, qui y voit une faculté donnée à l'homme par la nature, presque un instinct. La nature est bonne (fondement de l'optimisme cicéronien, d'accord avec la doctrine philosophique). Lui obéir c'est se conformer au bien ; lui désobéir, s'exposer au mal. Le Romain res-

---

<sup>32</sup> H. Bergson, *Conférence Huxley*, faite à l'Université de Birmingham, le 29 mai 1911, reproduite sous le titre de *Life and Consciousness* dans *Hibbert Journal* d'octobre 1911. En français, avec quelques développements, *La Conscience et la Vie* (Prosateurs français, Band 263), Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1933, p. 25.

<sup>33</sup> O. Seel, *Cicero. Wort. Staat. Welt*, Stuttgart, Klett, 1953, p. 171-172 ; 3<sup>e</sup> éd., 1967, sans changement.

<sup>34</sup> *Acad.* 2, 7. 122.

<sup>35</sup> *Acad.* 2, 66. Cf. *Tusc.* 4, 63 : *non enim sapientes eramus.*

<sup>36</sup> *Tusc.* 1, 76. 83.

<sup>37</sup> *Tusc.* 2, 3.

pecte ce tribunal intérieur dont le verdict approuve, condamne intentions et actes. Le critère suprême, au-dessus des contingences, est la voix de la conscience. La conscience présuppose la connaissance dont la simple exposition formule un jugement sans appel. Sa force de persuasion apparaît irrésistible, toujours fraîche. Que ce soit dans les discours, les œuvres philosophiques, la Correspondance, Cicéron se réfère au test de la conscience : « Fort de ma conscience »<sup>38</sup>, « avec la conscience d'avoir rempli mon devoir »<sup>39</sup>, ainsi justifie-t-il sa conduite, quand il veut avoir le dernier mot. La conscience réside dans le souvenir, étalon des valeurs morales. Une crise n'est pas autre chose qu'une revue de mémoire pour trouver par comparaison ou par analogie, confirmation, blâme, réconfort, apaisement, espérance. La conscience de leurs bonnes actions est la plus belle récompense du sage<sup>40</sup>, du héros<sup>41</sup>. Le remords, mauvais souvenir lancinant, punit. La conscience romaine implique l'histoire enregistrée. Il y a une profonde unité entre l'orateur qui cherche la justice, le philosophe qui étudie les critères de vérité et l'historien qui collationne et inscrit les résultats de l'expérience. Cicéron a proclamé comme nul autre les impératifs de la conscience, d'une conscience issue de la tradition, mais enrichie et affinée des apports grecs.

Haussons-nous au niveau de la religion. L'âme cicéronienne se révèle-t-elle troublée, troublante, trahit-elle des aspirations annonciatrices ? Il était facile, pour un Romain, de pratiquer la religion formaliste de l'Etat, indissociable des institutions, de la politique et du patriotisme, tout en restant incrédule ou, au contraire, croyant ailleurs. En Cicéron point n'est indispensable de distinguer l'officiel, magistrat et prêtre, et le particulier aux convictions divergentes refoulées. Les fréquentes invocations aux dieux dans les discours (record dans... l'invective contre Pison, chapelet d'injures !), exigence du style oratoire, de l'ambiance (proximité des temples), du public, ne signifient rien. Augure et en droit pontifical, il mettait au service de la communauté son intelligence, et non une foi, pour trier ce qui devait être retenu ou écarté, contre les abus de la superstition et les manœuvres politiques obstructives. Hors vie publique et obligations sociales,

---

<sup>38</sup> *Att.* 10, 4, 4-5 (14 avril 49 : guerre civile).

<sup>39</sup> *Fam.* 5, 7, 2 (mi-avril 62); 9, 16, 6 (juillet 46); 6, 1, 3 (janvier 46). — Cicéron invite Luceius justement à consigner dans son Histoire les témoignages de la conscience cicéronienne qui ne sauraient tomber dans l'oubli.

<sup>40</sup> *Rep.* 6, 8 (an. 54).

<sup>41</sup> *Mil.* 83 (an. 52).



Cicéron était pratiquant. Avant de partir pour l'exil, en 58, il avait dédié au Capitole une statuette de Minerve, « gardienne de la Ville », qu'il conservait dans sa demeure<sup>42</sup>. Il ne craint pas les moqueries de l'ami Atticus, épicurien, au courant de cet accès de dévotion<sup>43</sup>. Malade, une nuit, soulagé d'avoir rendu de la bile, « comme si quelque dieu lui avait administré une médecine », il écrit à Terentia de faire un sacrifice à Apollon et à Esculape<sup>44</sup>. Bien qu'il chargeât sa femme de ce soin, Cicéron veillait à ce que, chez lui, les rites fussent observés pieusement<sup>45</sup>. Y aurait-il le contraste non rare dans ce domaine entre le pratique et la théorie ? Au cours des entretiens philosophiques, nous l'avons vu, Cicéron admet une grande liberté d'opinion. Il ne croit pas à la divination, même expliquée scientifiquement par la « sympathie universelle » (solidarité des parties du monde) des Stoïciens<sup>46</sup>. Il préfère les pronostics tirés des indices naturels aux augures et à la consultation des poulets sacrés<sup>47</sup>. Aucune ironie ni ricanement. Cicéron respecte la religion des ancêtres, jusque dans ses manifestations grossières, l'haruspicine : à tout prendre elle est raison d'Etat, *rei publicae causa*<sup>48</sup>. Une émotion religieuse cependant, mais elle vient d'autre part. Comme beaucoup de Romains distingués, de passage en Grèce, Cicéron s'était fait initié aux mystères d'Eleusis et en avait emporté une impression durable : « Ils nous ont donné », dit-il à Atticus, « en plus d'une théorie qui nous enseigne à vivre dans la joie, celle qui nous permet de mourir avec une espérance meilleure »<sup>49</sup>. Rien ne prouve que la religiosité romaine fût touchée.

<sup>42</sup> *Leg.* 2, 42. Cf. *Dom.* 144. *Plut. Cic.* 31, 6.

<sup>43</sup> *Att.* 7, 3, 3 (9 déc. 50). E. J. Goar, *Cicero and the State Religion*, Amsterdam, Hakkert, 1972, p. 105.

<sup>44</sup> Probablement un coq ou un poulet : Herondas, 4, 12. *Fam.* 14, 7, 1 (7 juin 49) : ... *statim ita sum levatus, ut mihi deus aliquis medicinam fecisse videatur ; cui quidem tu deo, quemadmodum soles, pie et caste satis facies, id est Apollini et Aesculapio.*

<sup>45</sup> R. J. Goar, *op. cit.*, p. 126.

<sup>46</sup> *Divin.* Livre II, réfutation de la thèse de Quintus Cicéron.

<sup>47</sup> *Fam.* 6, 6, 6-9 (fin septembre 46) : Cicéron reconforte Aulus Cécina après la défaite du parti républicain : les bonnes dispositions de César sont les meilleurs signes avant-coureurs.

<sup>48</sup> *Divin.* 2, 28.

<sup>49</sup> *Leg.* 2, 36. Trad. G. de Plinval, Paris, Les Belles Lettres. G. Bloch - J. Carcopino, *La République romaine de 133 avant J.-C. à la mort de César* (Coll. Glotz), Paris, PUF 1919, p. 600. F. Cumont, *Lux perpetua*, Paris, Geuthner, 1949, p. 239; 401.

Cicéron a-t-il une conception personnelle de la divinité, issue de l'expérience et de l'étude ? A partir de l'expression spontanée, discours, lettres, ce sont « les dieux », au pluriel, le panthéon de la mythologie sous la royauté de Jupiter, ci et là invoqué seul, ce qui n'abolit pas le polythéisme<sup>50</sup>. Cela ne gênait pas : les Anciens étaient libres de s'adresser à l'un des aspects de la divinité multiforme infuse dans l'univers, autant de personnifications. Un rationaliste admettait aisément la religion officielle. Les écrits philosophiques sont plus nuancés : l'expression oscille entre « dieu » (singulier) et « dieux » (pluriel). Est-ce suggérer l'idée d'un Dieu unique, en avance sur les temps et les croyances ? Sénèque montre pareille alternance qui ne lui semble pas contradictoire. Après avoir mentionné « les dieux immortels », plus bas, enchaînant, résumant sa pensée, il écrit « Dieu »<sup>51</sup>. Ce passage de plain pied établit l'équivalence *dei*, les dieux additionnés, la divinité multiforme, *deus*, collectif dénommant leur somme, la divinité. *Deus* et *dei* sont à peu près synonymes.

Tel n'est pas le cas chez Cicéron où les nombres, pluriel et singulier, représentent des notions différentes. Dans les écrits philosophiques la divinité, abstraction, est exprimée par *dei*, les dieux. *Deus* désigne un concept, création des philosophes, étranger à la pensée cicéronienne<sup>52</sup>, le dieu de Platon<sup>53</sup> ; « un » dieu relativement à d'autres, individualisé<sup>54</sup>. Il est prudent, faute d'article en latin, de ne pas abuser de l'indétermination et de ne pas traduire *deus* par Dieu, mais par *un* ou *le* dieu en question<sup>55</sup>. Le moins qu'on puisse dire c'est que Cicéron n'est pas monothéiste<sup>56</sup>, qu'une clarification des idées à ce sujet et dans le sens d'un progrès ne lui paraissait pas nécessaire. L'intelligence et l'âme y trouvaient leur compte, mais cette souplesse offrait plus de résistance qu'elle ne préparait l'avènement du christianisme.

---

<sup>50</sup> *S. Rosc.* 131 : *Iuppiter Optimus Maximus cuius nutu ...* ; *Catil.* 3, 18 ; *Mur.* 84 et 88.

<sup>51</sup> *Sen. Dial.* 1 (*De providentia*) 5, 5-6.

<sup>52</sup> *Cic. Off.* 3, 102.

<sup>53</sup> *Tim.* 9 ; 17 ; 19 ; 24. *Tusc.* 1, 63.

<sup>54</sup> *Acad.* 2, 61 ; *Nat. deor.* 1, 101 ; 3, 93.

<sup>55</sup> Par exemple : *Tusc.* 1, 66 : *deus ipse* : « God Himself ». 118 : « by God » ; 3, 60 : « against God », trad. J. E. King, éd. Loeb ; *Nat. deor.* 1, 102 ; *Acad.* 2, 61, trad. H. Rackham, éd. Loeb.

<sup>56</sup> H. A. K. Hunt, *The Humanism of Cicero*, p. 139 : le contrôle de la Providence tel que Cicéron le décrit est l'action non d'un Dieu suprême, mais de dieux.

Cicéron admet l'immortalité comme une des croyances les plus universelles et les moins discutables. L'immortalité de l'âme est un donné de la nature <sup>57</sup> : l'homme se comporte en être immortel ; il bâtit, plante des arbres, procrée des enfants, adopte, songe à l'avenir, légifère... <sup>58</sup> L'immortalité est un instinct vital que ne nie pas la mort, entrée dans l'immortalité <sup>59</sup>. *Mort* et *immortalité*, *immortalité* et *mort*, pour nous, jeu de mots, pour les Anciens, figures étymologiques et recherche du sens originel, volonté de remonter à la source de la connaissance <sup>60</sup>. De magnifiques pensées se déroulent : la vie d'ici-bas est en réalité une mort <sup>61</sup> ; l'âme s'évade du corps comme d'une prison <sup>62</sup> ; rien ne prouve que la mort soit un mal, elle est même un bonheur <sup>63</sup> ; nul risque à croire que ou la mort est souhaitable ou, en tout cas, non redoutable <sup>64</sup>. Cicéron puise au fonds commun culturel (un idéalisme de raison devant l'inéluctable) et philosophique (le platonisme), mais il a choisi et retenu. Il appose la marque de son style. Il a des convictions, et sa sincérité ne laisse aucun doute. Intéressent ses accents personnels, l'usage, l'attitude face à l'épreuve.

Cicéron remarque, aveu qui doit coûter au Romain, que la gloire, par ailleurs mobile et fin de l'exploit et de la célébrité, n'est qu'un succédané de l'immortalité <sup>65</sup>. Il nous autorise ainsi à abrégier en allant à l'essentiel. Lors de son deuil (il a perdu sa fille unique, Tullia, en 45), Cicéron trouve une consolation dans sa foi réfléchie en l'immortalité de l'âme, inclinant vers un mysticisme qui filtre au travers du projet d'ériger une chapelle à la mémoire de la morte <sup>66</sup>. Il ne veut pas d'un monument funéraire habituel, mais une construction

<sup>57</sup> *Tusc.* 1, 31 : *naturam ipsam de immortalitate animorum tacitam iudicare.*

<sup>58</sup> *Tusc.* 1, 31.

<sup>59</sup> *Tusc.* 2, 20. Dès le III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., le jour de la mort d'un martyr est désigné et célébré comme son « jour de naissance », H. Chadwick, *Die Kirche in der antiken Welt*, p. 318.

<sup>60</sup> J.-Cl. Piguet, *L'œuvre de philosophie*, Neuchâtel, La Baconnière, 1960, pp. 56 et s.; 84 et s.

<sup>61</sup> *Rep.* 6, 14; *Scaur.* 4 (un discours devant le tribunal *de repetundis*, an. 54).

<sup>62</sup> *Lael.* 14 : *tamquam a custodia vinculisque corporis.*

<sup>63</sup> C'est le thème de la dialectique du Livre I des Tusculanes, spécialement 76. 83-84. 100.

<sup>64</sup> *Tusc.* 5, 118: *haud sane periculum est ne non mortem aut optandam aut certe non timendam putet* (sujet indéterminé, de portée générale : « on »).

<sup>65</sup> *Tusc.* 1, 91. Cf. 1, 109.

<sup>66</sup> *Tusc.* 1, 66. P. Boyancé, *L'apothéose de Tullia*, REA 46, 1944, p. 180 = *Études sur l'humanisme cicéronien* (Coll. Latomus, 121), Bruxelles, 1970, p. 336. F. Cumont, *Lux perpetua*, Paris, Geuthner, 1949, p. 163.

symbolisant l'apothéose de la défunte <sup>67</sup>. Cicéron s'est-il recueilli dans ce sanctuaire ? a-t-il « vécu » l'ascension de l'âme de sa fille ? Le projet ne semble pas avoir été réalisé malgré les démarches avancées <sup>68</sup>. Il se heurtait à des obstacles matériels qui, avec un peu d'obstination, n'étaient pas insurmontables. Le temps calmait la douleur, les soucis quotidiens apportaient leur dérivatif, et l'élan vers les régions éthérées retombait sur la nature romaine réfractaire à la contemplation.

Un rayon d'espérance en une vie future après la mort paraît luire dans une lettre à Atticus, mai 49. C'est la guerre civile entre César et Pompée. Cicéron envisage la possibilité d'une défaite de César. Il écrit : « Fatalement il s'écroulera, soit par ses adversaires, soit de lui-même, qui est son propre adversaire des plus acharnés » (Cicéron condamne le régime, non l'homme, estimable, d'où sa double attitude) ; « j'espère que cela arrivera de notre vivant ». Il ajoute : « Il est temps que nous songions à la vie perpétuelle, et non plus à cette courte existence », *tempus est nos de illa perpetua iam, non de hac exigua vita cogitare* <sup>69</sup>. Beau texte, emballant à première lecture, mais, contrairement à une interprétation répandue, il ne parle pas de vie « éternelle » <sup>70</sup>. *Perpetuus* signifie ininterrompu, continu <sup>71</sup>. Il n'est pas question de vie future <sup>72</sup> au sens chrétien, mais de perpétuité du souvenir, du renom. « La vie des morts repose sur le souvenir des vivants », dit Cicéron dans son éloge funèbre de Servius Sulpicius Rufus, mort en mission auprès d'Antoine <sup>73</sup>. De même que pour la conscience, l'immortalité, vie future, est historique ; elle appartient à

---

<sup>67</sup> *Att.* 12, 36, 1 (3 mai 45). Lact. *Inst. div.* 1, 15, 18. P. Boyancé, *op. cit.*, p. 180 et s. = 336 et s. M. Gelzer, *Cicero*, Wiesbaden, Steiner, 1969, p. 292. R. J. Goar, *Cicero and the State Religion*, p. 128.

<sup>68</sup> *Att.* 12, 37, 2 (4 mai 45). 37, 4 (37 A Moricca) (5 mai). 41, 2 (11 mai). M. Gelzer, *Cicero*, p. 292.

<sup>69</sup> *Att.* 10, 8, 8 (2 mai 49). J. Vogt, *Ciceros Glaube an Rom* (Würzburger Studien zur Altertumswissenschaft, 56), Stuttgart, Kohlhammer, 1935, p. 70.

<sup>70</sup> D. R. Shackleton, *Cicero's Letters to Atticus*, Cambridge, University Press, IV (1968), p. 249, traduit : « I hope I may live to see it, though it is time for me to be thinking of eternity rather than this brief span. » Aucun commentaire.

<sup>71</sup> Menge, *Lateinische Synonymik*, N° 343.

<sup>72</sup> v. le commentaire de Tyrell-Purser, IV, p. 179. R. J. Goar, *Cicero and the State Religion*, p. 128.

<sup>73</sup> *Phil.* 9, 10 (4 février 43) : *vita ... mortuorum in memoria est posita vivorum*. Trad. P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, qui commente : « Cette pensée inspirée par Platon, *Banq.* p. 208 D, se retrouve *Pro Arch.* 29 ; *Pro Rab.* 29 ; *Tusc.* I, 32 ; *C. M.* 82. » F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, Geuthner, 1942, réimpr. anast. 1966, p. 255.

la Cité terrestre. « La longueur du temps quand je ne serai plus », écrit encore Cicéron à Atticus, « m'émeut davantage que ce temps-ci de brève durée »<sup>74</sup>. Qu'en dira l'histoire ? voilà ce qui préoccupe Cicéron. Il y avait le tribunal de la conscience, il y aura la cour suprême de l'histoire<sup>75</sup>. Ce n'est pas dans une métaphysique anticipant sur l'avenir chrétien que l'on cherchera les qualités d'âme cicéroniennes. C'est à l'application, l'exercice, le choix du parti à prendre, l'inspiration des actes, à la supputation des conséquences et aux contacts des réalités qu'il faut mesurer l'élévation de l'âme.

Cicéron a été l'homme de son temps ; il en a partagé les vicissitudes. Toute sa vie il a voulu agir pour le bien, quitte à se tromper. A une époque de luttes partisans et idéologiques il a dû, dominant ses répulsions, se jeter dans la mêlée. Il a encore supporté la personnalité de César, mais honni son régime. Il n'a pas toléré celui des héritiers de César et, à chances apparemment égales, il a défendu passionnément la République. L'intellectuel hésitant s'est engagé en un ultime effort pour ce qu'il estimait la liberté. Il a perdu et a accepté la mort sans défaillance. La tradition ennemie lui rend involontairement hommage, quand elle rapporte que c'était là qu'il s'était le mieux tenu<sup>76</sup>.

« Tout ne meurt pas avec nous », tel est le thème du *Pro Archia* où Cicéron affirme la survie par la littérature et les arts. Cette survie il l'a eue. L'héritage cicéronien a passé à la postérité immédiate, dont une morale politique si inattaquable que le régime qui prit la relève de la République, le Principat, l'accapara à son profit et prétendit la réaliser. Le triomphe de la force brutale a dû composer avec les valeurs de l'esprit<sup>77</sup> que Cicéron léguait après leur avoir donné une forme indestructible. L'héritage cicéronien a passé à la postérité ultérieure sous le nom de ce qu'il est convenu d'appeler humanisme, conception de l'homme qui, par ses propres forces s'élève au-dessus de lui-même avec le sentiment obscur, mais aussi la certitude du divin. Terminons sur deux pensées, suffisantes pour mesurer un essor. Imbu de

---

<sup>74</sup> *Att.* 12, 18, 1 (11 mars 45) : *longumque illud tempus, cum non ero, magis me movet quam hoc exiguum.*

<sup>75</sup> M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine* (Coll. d'études latines, 28), Paris, Les Belles Lettres, 1953, p. 116 : « Ce n'est pas sans une raison profonde venue de l'âme même, ou de l'inconscient, qu'il finit par édifier ce système composite qui lui permet de rêver d'une survie fondée sur sa gloire, c'est-à-dire sur la conservation de son nom par la mémoire de la postérité. »

<sup>76</sup> *Liv. ap. Sen. Suas.* 6, 17 ; *Appian. Civ.* 4, 19, 74-76. L'Histoire Auguste, *Alex. Sev.* 62, 3, qui reflète l'opinion commune du IV<sup>e</sup> siècle, range Cicéron parmi les meilleurs qui ont péri de mort violente.

<sup>77</sup> Sur la priorité de l'esprit : *Brut.* 256 (an. 46) ; *Off.* 1, 79 (an. 44).

la tradition, du *mos maiorum*, Cicéron a osé écrire, sous la dictature, dans le Traité des devoirs, testament dédié à son fils (on l'oublie trop pour dénigrer l'un et l'autre) que rien ne justifie le crime, même pas le salut de la patrie<sup>78</sup> ; que, si des intérêts supérieurs entraînent en conflit, primait alors l'intérêt de la communauté humaine<sup>79</sup>.

Au bout de l'acheminement vers lequel j'ai essayé de vous conduire par les signes révélateurs d'une grande âme, je ne dis pas adieu, mais je prends congé, Mesdames, Messieurs, mes chers désormais anciens étudiants.

Jean BÉRANGER.

---

<sup>78</sup> *Off.* 1, 159. Cicéron, contrairement à l'histoire « sainte » de Rome, condamne le meurtre de Rémus par Romulus, *Off.* 3, 41: *peccavit (Romulus) igitur, pace vel Quirini vel Romuli dixerim*. P. Jal, *La guerre civile à Rome, Etude littéraire et morale*, Paris, PUF, 1963, p. 407. T. Oksala, *Religion und Mythologie bei Horaz* (Commentationes Humanarum Litterarum, 51), Helsinki, 1973, p. 153.

<sup>79</sup> *Off.* 1, 153. 156. 158. 159. A.-J. Voelke, *Un point de vue nouveau sur Posidonius*, *Studia philosophica*, 26, 1966, p. 288. Fr. Paschoud, *Roma Aeterna* (Bibliotheca Helvetica, 7), Institut suisse de Rome, 1967, p. 206 : emprunts de saint Ambroise à Cicéron.

